52e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 9 — 28 FEVRIER 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Excellents conseils sur la marche à suivre pour l'étude du sentiment et des pratiques d'ordre religieux dans les cités gauloises avant la conquête romaine. — II. La crise de l'Europe et de la race blanche, selon M. Siegfried. — Ce qu'il y a de passager et de permanent dans cette crise. — III. Deux faits essentiels qui indiquent la déchéance de l'Europe et de la race blanche : l'émancipation des blancs extra-européens, et la marée montante des races de couleur. — Cause profonde : caractère trop matériel de notre civilisation. — IV. Conclusions : la civilisation matérielle aboutit à une impasse, — elle doit évoluer et devenir qualitative, — elle doit se tourner surtout vers les valeurs spirituelles. — V. Un mot sur Louis Veuillot selon sa correspondance. — Comment et pourquoi il se convertit.

I

« *Cœpit facere et docere !* » Ce mot de nos Saints Livres, on pourrait l'appliquer, toute révérence gardée, à M. l'abbé Drioux, qui, après avoir fait ses preuves dans une Thèse remarquable, que l'Université de Strasbourg a consacrée en le recevant brillamment Docteur ès-Lettres [1], nous donne dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, n° d'octobre-décembre 1934, une très intéressante étude sur la *Préhistoire des diocèses de France*. Sa Thèse de Doctorat, œuvre magistrale, était en effet une étude sur la Religion primitive des Lingons. Il n'y manquait qu'une chose, à la vérité fort importante, mais qu'il ne dépendait pas de l'auteur d'y mettre : je veux dire, des termes de comparaison avec les autres régions de France. On ne pourra avoir une idée nette et profonde de la religion ou plutôt *des religions gallo-romaines*, que lorsque des travaux du même genre que le sien auront été publiés par de jeunes (ou de vieux) savants.

Aux ouvriers futurs, M. Drioux trace les voies qu'il a suivies lui même ; il met fraternellement son expérience à leur service, et il essaie de leur dire « comment concevoir une monographie religieuse de cité gallo-romaine. » C'est le titre même de son article, que nous allons résumer.

L'auteur précise d'abord le sens du mot *cité*. On avait posé jadis en principe à peu près indiscuté que la cité gauloise d'autrefois coïncidait au moins en gros avec les limites des diocèses chrétiens. C'était formuler une règle commode, mais illusoire. La coïncidence a besoin d'être prouvée dans chaque cas particulier et souvent elle n'est que très approximative. « Il reste que, dans l'ensemble, l'Eglise a accepté les cadres de la vie publique de l'Empire. Les provinces de Dioclétien offraient une organisation toute préparée aux provinces ecclésiastiques et l'Eglise n'avait qu'à modeler ses circonscriptions diocésaines sur les circonscriptions administratives. »

On peut donc garder le principe énoncé plus haut : un évêque par cité, comme un à-peu-près, qui peut servir de point de départ utile. C'est ce que Jullian admet dans son *Histoire de la Gaule*.

Cela est d'autant plus intéressant que la cité, au sein de l'unité romaine, conservait « son caractère, son individualité, et, partant, sa vie propre, ses usages et ses traditions. » L'unité politique ne fut jamais poussée jusqu'à l'unité religieuse. Nous avons à dessein écrit plus haut : *des religions gallo-romaines*, — le mot est d'Albert Grenier, — et non pas *la religion*.

Il suit de là que toute enquête sur la religion qui précéda sur notre sol le christianisme, doit se faire dans le cadre de la cité.

Ajoutons que ce qui nous pousse à entreprendre une telle enquête, ce n'est pas seulement un instinct d'antiquaire. Les religions primitives impliquaient une psychologie et même une métaphysique. Elles comprenaient des usages, des rites, des superstitions. De tout cela, il est resté quelque chose jusque dans le christianisme local. Quoi au juste ? Qu'en reste-t-il encore ? C'est à voir et bon à savoir.

Dans une cité gallo-romaine, on peut distinguer quatre sortes et pour ainsi dire quatre couches superposées de cultes : cultes officiels (culte de Rome et d'Auguste), cultes des dieux gréco-romains, cultes orientaux, enfin cultes indigènes.

La première couche resta tout en surface ; elle ne pénétra pas les masses. Elle nous intéresse peu, parce que partout à peu près la même.

Les cultes gréco-romains n'ont été la plupart du temps qu'une assimilation extérieure des cultes indigènes, en vertu d'un syncrétisme facile et souvent illusoire. De ce syncrétisme, César avait donné l'exemple, en appliquant des noms latins aux divinités principales qu'il avait trouvées en Gaule.

[1] Voir l'*Ami* du 7 février, p. 91.

Les cultes orientaux, que la mode répandit aussi en Occident, à partir du IIIe siècle surtout, utilisèrent souvent des analogies plus ou moins profondes avec les cultes indigènes.

Ce qui doit donc attirer par-dessus tout notre attention, ce sont ces *cultes indigènes,* c'est-à-dire le paganisme autochtone et rural. C'est à lui que le peuple était attaché ; c'est contre lui que le christianisme eut à lutter ; c'est lui qui s'est survécu, au sein du christianisme, par de multiples traces et résidus obscurs.

Ce vocable « cultes indigènes » a ici un sens très précis, sur lequel il ne faut pas se méprendre. Il signifie tout simplement « cultes antérieurs à la conquête romaine. » D'où venaient-ils? Etaient-ils nés sur le sol ? Venaient-ils des immigrations successives qui avaient peuplé le territoire ? Evidemment, il y avait des uns et des autres. Mais notre connaissance du passé religieux de nos pays est encore trop sommaire pour nous permettre de faire la distinction de la première et de la seconde catégorie. Nous ne savons pas même avec certitude l'ordre précis de succession des couches de populations : primitifs, Ligures, Celtes, Romains. Les premiers échelons de cette série demeurent cachés pour nous. Par *cultes indigènes,* on entendra donc uniquement les cultes qui existaient dans la cité, avant l'arrivée de César.

Nous voilà ainsi en face du champ à défricher. Le premier problème qui se pose devant nous est celui *des sources.* Où diriger nos pas ? Dans quel sens orienter nos recherches ? M. Drioux nous en informe avec diligence.

En premier lieu, vous ferez le tour des musées archéologiques de la cité que vous avez prise comme théâtre de vos explorations, vous ferez la liste des statuettes, des bas-reliefs, des monuments, des sanctuaires, des inscriptions concernant la vie religieuse des anciens habitants de la cité. Vous aurez pour guides : l'archéologie et l'épigraphie. Cela doit vous fournir le gros du matériel à exploiter pour votre étude.

Mais M. Drioux fonde aussi de gros espoirs sur trois autres sciences plus récentes et d'usage plus délicat : la toponymie, l'hagiographie et le folklore.

1o *La toponymie.* — On sait que c'est la science des noms de villes, de bourgs, de hameaux, de lieux-dits. Les historiens y attachent de plus en plus d'importance. Le savant Longnon en avait tiré les plus curieux renseignements [1]. L'étude des noms de lieu, a écrit Camille Jullian, « jettera, le jour où on voudra l'entreprendre sur des statistiques complètes, une vive lumière sur l'histoire religieuse de notre pays, » et encore : « Il est aussi utile de comparer les totaux des noms de lieux à forme divine que les totaux des statuettes de dieux conservés dans nos musées. »

[1] Longnon est mort en 1911. Ses élèves, L. Mirot et P. Maréchal, ont commencé la publication de son cours célèbre sur *Les Noms de lieu de la France.*

Dans sa Thèse sur les *Cultes indigènes des Lingons,* M. Drioux a fait un excellent usage de la toponymie, surtout en ce qui concerne *Belenus* et *Belisama* (p. 32 et 54 de son livre). Mais cela demande de la discrétion et du doigté.

2o *L'hagiographie.* — Les vieilles légendes hagiographiques sont souvent décevantes pour ce que l'on y cherche : des renseignements dignes de foi sur la vie des saints locaux. Par contre, elles fourmillent de précieuses indications topographiques, viographiques [1], ou autres du même genre.

Les légendes antiques contiennent assez souvent des traces de superstitions locales et des usages païens, contre lesquels les saints avaient à lutter ; elles sont en somme l'écho du folklore.

Là encore cependant, la prudence, l'esprit critique s'imposent au chercheur.

3o *Le folklore.* — On entend par là tout ce qui entre dans les légendes, les préjugés, les superstitions populaires, tout ce que traduisent les vieux récits, les vieilles chansons, les vieux dictons ou proverbes. Sans doute, on ne peut pas affirmer que « toutes les superstitions populaires sont des survivances de l'antique paganisme. » Mais il y a souvent une si étroite concordance entre ces superstitions et ce que nous savons par ailleurs des pratiques païennes, du culte rendu aux arbres, aux sources, aux pierres, que l'on ne résiste pas au désir d'y porter son attention. Et comme, par ailleurs, les Conciles mérovingiens ou les écrits des Pères, tels que Césaire d'Arles, Martin de Braga, Eloi de Noyon, flétrissent ces mêmes pratiques, on a une preuve de la vogue qu'elles conservaient dans les milieux populaires et l'on a le droit de conclure que ce folklore répond à une réalité historique, qu'il n'est pas un simple produit de l'imagination ou de la fantaisie.

« C'est ainsi, observe avec raison M. Drioux, que, à elle seule, l'archéologie ne nous donnerait qu'une faible idée de l'extension du culte des eaux ; là surtout, il convient de faire appel au folklore. Lorsqu'une source a été ou est encore l'objet de pratiques superstitieuses, il y a de grandes chances pour que ces pratiques remontent aux temps du paganisme. La présomption devient certitude, si l'on a rencontré, aux abords de la source, quelques vestiges antiques. Il en sera de même si la source est devenue le but d'un pèlerinage, si un oratoire chrétien, même des plus modestes, a été bâti à proximité ; et là encore, la présomption deviendra certitude, si l'oratoire s'élève au milieu, ou *a fortiori* sur l'emplacement de ruines gallo-romaines. La seule présence de substructions antiques aux abords d'une source ne suffirait pas à attester le caractère sacré de celle-ci : on peut, en effet, se trouver simplement en présence de villas particulières, de bains privés... La présomption dont on parle ne sortit tout son effet que si le folklore et l'archéologie s'étayent mutuellement. »

N'allons pas trop vite toutefois. Ne posons pas en règle générale que toute source placée sous le

[1] Ce mot inconnu des dictionnaires doit signifier : relatif à la *science des routes,* ou *des voies.*

vocable d'un saint ou d'une sainte a été, à une date antérieure, placée sous celui d'un dieu païen. La prétendue loi des « saints successeurs des dieux » peut induire aisément en erreur. Il est nécessaire d'interpréter tout le « contexte », c'est-à-dire la topographie, la toponymie, les traditions et légendes, etc. :

« Le peuple, écrit le P. Delehaye, ne manque jamais de baptiser les endroits remarquables de la contrée, et il leur donne tout naturellement les noms qui occupent son esprit. Une source de S. Martin n'est pas nécessairement une source sacrée ; c'est un témoin de la popularité de S. Martin. Il faut donc distinguer soigneusement les sources que leur nom seul signale à l'attention de l'hagiographe, de celles qui sont un centre de dévotion ou de superstition. C'est à la seconde catégorie qu'appartiennent celles auxquelles les païens offraient leurs prières et leurs offrandes. »

Une attention encore plus grande sera indispensable, quand il s'agira de lieux de culte rendu aux monts, aux arbres ou aux pierres. Très souvent, à l'époque gallo-romaine, des lieux de culte couronnaient les sommets escarpés. Des oratoires chrétiens ont remplacé les sanctuaires païens. Mais il faut s'assurer qu'il ne s'agit pas tout simplement du temple de quelque bourgade perchée en cet endroit. Il faudra noter les lieux où ont subsisté, à l'époque chrétienne, des restes de vénération ou de superstition ; il y a grandes chances alors pour qu'il s'agisse de vénération remontant aux temps gallo-romains. Pour les arbres, moins durables que les roches, il est arrivé exceptionnellement qu'un jeune arbre remplaçait celui que la décrépitude avait soustrait au culte local. Mais le signe le plus sûr sera la présence d'une statuette ou d'une chapelle, notamment d'une chapelle dédiée à la Vierge. Beaucoup de « Notre-Dame » champêtres n'ont pas d'autre origine : il y avait là quelque vieux tronc auquel nos lointains ancêtres apportaient leurs hommages.

Une fois les documents recueillis, interprétés, inventoriés, quel classement adopter ? C'est là surtout qu'il faudra se garder de toute idée systématique. Le panthéon gallo-romain est extrêmement touffu et complexe. Il ne se prête à aucune classification. Un grand dieu gallo-romain, une divinité à forme animale ont pu n'être, pour leurs dévots, qu'une divinité topique ou domestique ou les deux à la fois.

Dans son propre travail, M. Drioux a adopté le classement suivant : I. Grandes divinités gallo-romaines (Mercure, Apollon, Jupiter, etc.) ; — II. Divinités zoomorphes ou à formes animales ; — III. Divinités tutélaires ; — IV. Divinités topiques. — L'auteur de ce classement reconnaît sans peine qu'il n'est pas pleinement logique. C'est ainsi que toutes les divinités sont tutélaires, que beaucoup de divinités topiques sont aussi domestiques, que les grands dieux revêtent souvent l'aspect de dieux topiques, de dieux fétiches ou guérisseurs.

Mais le plan choisi apparaît comme *pratique*. Il permet d'amorcer la spéculation et la réflexion philosophique. Les grands dieux évoquent le problème du *syncrétisme ;* les dieux à forme animale, celui du totémisme ; les dieux tutélaires ou topiques suggèrent des conclusions psychologiques sur la mentalité religieuse païenne.

César, en identifiant les anciens dieux de la Gaule aux dieux romains, a donné l'exemple du syncrétisme. Il a contribué à modifier ce qu'on pourrait appeler « l'état civil » de ces divinités. Il leur a conféré un caractère universel qu'elles n'avaient pas. Le nom nouveau et la conception se sont substitués au nom et à la conception ancienne. Le syncrétisme est un glissement, une sollicitation. Il y aura lieu, dans chaque cas particulier, d'étudier jusqu'où est allée cette déformation tendancieuse du syncrétisme et ce qui a pu rester de la dévotion originelle : parfois une épithète locale, d'autres fois un attribut typique. Il sera bon d'examiner le rapport qui a pu exister entre la situation géographique de la cité, son degré de romanisation effective, et l'intensité de ce syncrétisme.

Le problème du totémisme devra être étudié sans prévention d'aucune sorte. On sait que certains savants en avaient fait la « tarte à la crème » de l'histoire religieuse. On est donc là sur un terrain glissant, et encombré de préjugés naguère à la mode. On se méfiera donc et on se rappellera : 1° que la zoolâtrie ne se confond pas avec le totémisme, et d'autre part 2° que le totémisme fut loin d'être universel. Les travaux du célèbre P. Schmidt et du P. Pinard de la Boullaye ont mis au point les théories aventureuses jetées en circulation il y a une trentaine d'années. On ne peut plus faire du totémisme un stade inévitable de l'évolution religieuse d'un groupe ethnique quelconque. Il faut poser la question pour chaque cité en particulier.

En ce qui concerne les divinités tutélaires, elles nous éclairent sur le caractère de la « dévotion païenne ». Elles nous prouvent que le païen tenait à se sentir accompagné de son dieu, depuis la tombe jusqu'au berceau. Le dieu était à la fois un protecteur et un serviteur, un peu comme les esprits pour les spirites, qui s'imaginent que l'on peut déduire du fait de la survivance des âmes après la mort terrestre, que ces âmes sont à nos ordres et qu'il nous appartient de les faire parler, écrire, apparaître à notre gré, et selon nos caprices. Il serait singulièrement intéressant de savoir ce que les dévots gaulois demandaient à leurs dieux tutélaires. Il y a gros à parier qu'il n'est jamais venu à l'idée d'aucun d'entre eux de solliciter des biens spirituels : la patience, la douceur, la chasteté, le salut de l'âme ; mais, au contraire, des biens temporels : la santé, le succès dans les affaires, la réussite d'un projet de vengeance contre des ennemis, etc. [1].

[1] Rappelons au passage que les fouilles faites aux sanctuaires de la Grèce antique ont permis de se rendre compte du genre de prières adressées par les pieux pèlerins aux grands dieux, tel que le Jupiter de Dodone. « Chacun vient conter au dieu ses affaires parti-

Mais si nous ne savons pas exactement le genre de prières faites au pied des autels domestiques ou dans les sanctuaires, nous pouvons nous en faire une idée très approchée par les survivances païennes au sein du christianisme. M. Drioux fait de ce point l'un des chapitres importants de son étude.

« La vieille religion, écrit il, si vivace, dans les milieux ruraux tout au moins, jusqu'au début du v[e] siècle, ne disparaît pas entièrement. Combien de sanctuaires chrétiens bâtis sur l'emplacement d'un lieu de culte païen ! Combien de sources saintes, christianisées par une croix ou par le patronage d'un saint !... »

Allons-nous dire pourtant avec l'audacieux pamphlétaire qui signait Saintyves, que les saints n'ont fait que remplacer les dieux, en ce sens que le culte des saints serait d'origine païenne ? Que les saints ne seraient que les héritiers directs d'une divinité tutélaire dont les autels attiraient autrefois la multitude ?

Certes, ce serait faire grand honneur à l'ouvrage si léger de Saintyves que de le réfuter directement. Rien pourtant n'empêche de se poser la question qu'il a suggérée aux chercheurs : 1° Les saints de telle cité sont-ils des dieux déguisés, dont l'état civil a été changé ? 2° Ou bien les saints, dont l'existence historique n'avait rien emprunté à la légende des dieux, ont-ils remplacé ces derniers dans le culte des païens convertis au christianisme ? Les deux hypothèses sont toutes différentes, comme on le voit.

La première hypothèse, — qui est celle de Saintyves, — n'a pas encore été prouvée par un seul fait bien certain. Le P. Delehaye n'hésite pourtant pas à dire : « L'on n'oserait affirmer que jamais le nom d'un dieu n'ait été pris pour celui d'un martyr, dans les milieux où l'absence totale de discipline et d'esprit critique s'alliait à une dévotion indiscrète. *Encore faudrait-il en avoir des exemples certains.* » Jusqu'ici ce sont ces exemples certains qui manquent. Et même si l'on en trouvait un ou plusieurs, on ne pourrait que dire : *Beata simplicitas !* Mais qu'est ce que cela prouverait pour ou contre le culte des saints ? [1].

« En certains cas, écrit M. Drioux, on avouera simplement son ignorance. Qu'on veuille bien me permettre d'insister sur un exemple typique, ce me semble : celui de S. Bénigne, l'apôtre de Dijon. Le texte le plus important que nous ayons sur ce saint, c'est le chapitre de Grégoire de Tours, *In gloria martyrum,* 51. Au début de l'épiscopat de Grégoire de Langres, bisaïeul de l'évêque de Tours, des paysans, *rustici,* avaient coutume de venir en pèlerinage auprès d'un grand sarcophage et y sollicitaient des grâces rapidement exaucées. On racontait des choses extraordinaires ; malgré ces merveilles, l'évêque, et avec lui bien des gens éclairés, pensait que l'on avait affaire à un païen, ne se laissait pas convaincre par de semblables récits, bien plus, défendait de prier devant le sarcophage. Il fallut une démarche de S. Bénigne lui-même, apparu en songe au saint évêque, pour amener Grégoire à résipiscence. La vision détermina Grégoire à visiter le tombeau, à rendre au saint des marques de culte et de vénération et, finalement, à faire élever au-dessus du tombeau une crypte, puis une basilique. Grégoire connut-il, dès ce moment, le nom du saint qu'il honorait ? C'est possible, mais rien ne l'indique. Son histoire, en tout cas, était inconnue, et ce n'est que plusieurs années après que « des gens qui étaient allés en Italie rapportèrent à l'évêque la Passion de S. Bénigne. » — « C'est sans doute, écrit le P. Delehaye, le récit que nous avons encore : l'on peut deviner ce qu'il vaut au point de vue de l'histoire. » Le nom de Bénigne même est il authentique ? C'est vraisemblablement le nom que les paysans dijonnais donnaient au personnage qu'ils honoraient, mais il faut avouer que le nom est suspect : c'est « moins un nom qu'un qualificatif » ; et « il correspond trop bien à l'idée que les *rustici* se faisaient d'un saint thaumaturge et protecteur. » Bref, peut-on dire avec Dom Leclercq, « était-ce un sobriquet doucement substitué par la reconnaissante admiration au nom primitif ? Nul n'est en état de répondre. » En somme, on est obligé de s'en tenir purement et simplement à la conclusion des Bollandistes : « *Rustici venerabantur sanctum quemdam in magno sarcophago sepultum, reclamante et obsistente Lingonum episcopo.* »

Voilà certes un cas très frappant. A l'origine une coutume de *Rustici.* On serait bien en droit de supposer qu'ils continuaient à visiter le sarcophage de quelque dévot païen, quoique la chose fût plus rare, de beaucoup, que la visite à un sanctuaire de divinité. Ici, on ne parle pas de sanctuaire, mais de *sarcophage ;* or les sarcophages n'étaient pas d'ordinaire des lieux de pèlerinage pour les personnes étrangères à la famille du mort. — Donc, il y a doute. — Pour ce qui est de la vision de Grégoire de Langres, elle ne nous donne pas non plus grande assurance. Les miracles obtenus au tombeau seraient plus explicites, si on les connaissait avec certitude ; mais là aussi, c'est la nuit complète. — En bonne

culières et parfois lui faire les confidences les plus intimes. M. Carapanos a retrouvé dans les ruines de Dodone toute une série de questions adressées à l'oracle de Zeus et dont quelques-unes sont d'une naïveté ou d'une indiscrétion bien amusantes. Sur les petites lames de plomb où le fidèle devait inscrire sa demande, un brave homme consulte Jupiter à propos de couvertures et d'oreillers disparus, pour savoir s'il les a perdus lui-même ou si quelqu'un les lui a volés. Un autre tient à savoir d'avance si le ciel lui réserve d'autres enfants encore que la fille dont il est déjà pourvu. D'autres sont bien plus en peine encore et quelquefois leurs questions devaient singulièrement déconcerter le dieu. » (Charles Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce,* Paris, A. Colin, 1903, p. 76).

[1] M. Drioux nous cite un cas où très facilement l'historien superficiel aurait pu prendre le change. Il existe un saint *Sequanus,* dont on rapporte qu'il fonda vers 534 le monastère de Segestre, au diocèse de Langres, lequel fut plus tard appelé de son nom, monastère de Saint-Seine, et l'on suppose qu'il mourut aux environs du 19 septembre 580. Or, les Gallo-romains vénéraient sous le nom de *Sequana* la déesse des sources de la Seine. La limite du domaine du monastère de Saint-Seine se trouve précisément aux portes du temple gallo-romain consacré à la déesse ! « Pas de doute, pensera-t-on, la substitution est patente : le saint n'est qu'une métamorphose de la déesse. » Et pourtant comme l'on se tromperait ! *Sequanus* est un personnage parfaitement historique. C'est un contemporain de Grégoire de Tours, qui en parle dans son *In gloria confessorum,* chap. 88.

critique, on ne peut que conclure : *Ignoramus !* Mais il y a loin de cette sage conclusion aux aventureuses fantaisies de Saintyves !

Quant aux substitutions de cultes de saints authentiques au culte de divinités païennes, c'est au contraire un cas très fréquent. Et les instructions données aux missionnaires d'Angleterre par S. Grégoire le Grand, qui n'était pas, certes, un petit esprit, prouvent que ces substitutions ont été, en certains cas tout au moins, absolument voulues et systématiques.

« Mieux nous connaîtrons le passé archéologique de nos lieux de culte et pèlerinages ruraux, conclut M. Drioux, et plus s'allongera la liste de ces substitutions. Ici encore, des cartes qui, au moyen de sigles appropriés, distingueraient les lieux de culte païen certains, probables, ceux d'entre eux que les chrétiens ont continué et continuent de fréquenter, mettront ces survivances en évidence et faciliteront statistiques et comparaisons. »

A l'œuvre donc, vous, chers confrères, qui avez le goût de l'archéologie religieuse locale. La route est tracée. La thèse de M. Drioux vous montre comment vous pouvez vous y prendre. Les conseils qu'il vous donne guideront vos premiers pas. Chaque monographie nouvelle ajoutera à celles qui l'auront précédée des compléments parfois inattendus [1].

II

Après cette incursion dans le domaine du passé, il nous faut revenir aux temps actuels. Et de quoi pourrions-nous parler, si ce n'est de « la crise » ? Peut-on ouvrir un journal, une revue, sans y rencontrer le terrible fantôme ? La *Revue de Paris* a publié dans les trois nos du 15 décembre 1934, des 1er et 15 janvier 1935, de remarquables articles de M. André Siegfried sur *la Crise de l'Europe aux XIXe et XXe siècles* [2].

Qu'elle soit un fait certain, il n'en doute pas : « Il y a manifestement, écrit-il, une crise de l'Europe : après une longue période de prédominance, qui semblait aux contemporains devoir durer toujours, le vieux monde voit, pour la première fois, son hégémonie contestée. Mais ce qui risque d'être mis en cause de ce fait, c'est, avec la destinée d'un continent, celle de toute une forme de civilisation. Sous son aspect le plus grave, la crise est là. »

Il y a donc deux choses ici à distinguer : crise de prédominance de l'Europe, — crise de la civilisation occidentale. Et ces deux choses semblent liées ensemble. Certes, il y eut dans l'antiquité des civilisations païennes très brillantes et elles ont disparu. La nôtre diffère de celles-là par un équipement matériel très perfectionné. Cet équipement suffira-t-il, dans le délaissement des facteurs moraux, à la sauver de la mort ? Voilà le problème.

Nous avons fait de foudroyants progrès dans la maîtrise des forces de la nature et dans « l'aménagement de la planète. » Tout cela s'est accompli sous la direction de la race blanche, ou sous l'égide de l'Occident. L'ère des découvertes et des applications scientifiques s'est ouverte en Angleterre, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. La marche de cette conquête de la nature a été rapide, sans doute, mais elle n'a paru telle que depuis le début de ce siècle. Nous avons fait plus de progrès entre 1800 et 1900, que pendant les 40 siècles qui avaient précédé ; mais nous en avons fait encore plus depuis 1900 que dans tout le XIXe siècle. « Nous avons l'impression de voir naître, sous nos yeux, un âge nouveau de l'humanité, qui, comme celui du fer ou du bronze, aura sans doute plus tard son nom, que nous ne pouvons nous mêmes lui donner. »

Et ce qu'il y a de plus grave en tout cela, c'est que l'industrialisme ne se borne pas à renouveler les techniques, à réformer les modes de production, mais qu'il transforme l'être humain lui-même, bouleverse les rapports des individus, des classes, des races, atteint les morales et les religions, bouscule l'équilibre des continents :

« Le passage de l'outil à la machine, qui est le nœud de la révolution qui s'opère devant nous, ouvre peut-être le problème humain le plus troublant qui se soit posé depuis les temps néolithiques, encore présents du reste dans les formes traditionnelles de nos plus vieilles sociétés. L'adaptation respective des diverses races ou des divers continents à ce fait nouveau, qui est énorme, constitue la crise fondamentale de cette époque et l'épreuve de chaque société : il se peut que la répartition géographique de l'hégémonie du monde en sorte complètement transformée. C'est ici que la crise de l'Europe s'emboîte en quel-

[1] Notons que dans le même n° de la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* (oct.-déc. 1934), on trouve à la suite de M. Drioux d'excellentes indications sur l' « Histoire religieuse de la Révolution aux Archives nationales. » Comme l'étude de l'Histoire religieuse de la Révolution intéresse de nombreux chercheurs parmi nos confrères, nous leur signalons cet important article, qui n'occupe pas moins de 68 pages, et qui est dû à la plume de MM. Le Grand, conservateur honoraire aux Archives nationales, récemment décédé, et de M. Paul Marichal, conservateur aux Archives nationales.

[2] M. Siegfried, économiste et professeur fort connu, de religion protestante, croyons-nous, naquit au Havre en 1875. Son père, Jules Siegfried, était maire et député de cette ville, et il fut ministre du commerce dans un cabinet Ribot, en 1892-1893. Il s'intéressait beaucoup aux questions sociales. André Siegfried a hérité de son père ce goût des analyses sociales. Il est docteur ès-lettres depuis 1904 et professeur à l'Ecole des Sciences politiques depuis 1911, membre de l'Institut depuis 1932. Son nom figure sur le tableau des cours de l'Ecole libre des Sciences politiques pour l'année courante, avec les sujets suivants : Facteurs généraux de la production et de la puissance économique des nations, — Etude des principaux pays, — Richesses exploitées et susceptibles de l'être, — Les principaux pays européens (moins la France), — Les principaux pays extra-européens, peuplés et mis en valeur par la race blanche. — Les principaux pays asiatiques, — Enfin, M. Siegfried est aussi professeur au Collège de France. Il a publié de nombreux ouvrages. C'est dire que son avis est de ceux qui comptent et méritent d'être médités. On peut différer de sentiment avec lui, mais on doit tenir compte de ses appréciations.

que sorte dans cette crise, plus générale, d'une civilisation. »

Tout cela était en marche depuis longtemps. S'il est vrai que la crise économique ait pour origine la surproduction, ou plus exactement le déséquilibre entre l'intensité de la production et l'organisation de la répartition et de la consommation, ce déséquilibre se préparait depuis bien des années. La Grande Guerre elle-même ne fut, à bien considérer, que l'une de ses conséquences. Une nation suréquipée, l'Allemagne, croyait ne pas avoir « au soleil la place qui lui revenait, » comme disaient les pangermanistes : traduisez : elle manquait de débouchés pour sa production, elle était menacée de manque-à-gagner, elle trouvait qu'elle ne s'enrichissait pas assez vite, par rapport aux nations rivales qui l'avaient précédée dans la voie de la colonisation et du reste aussi de l'industrialisation : la France et l'Angleterre. La Guerre est née principalement de là. Mais, à son tour, elle a eu des conséquences formidables. Pendant que les grandes nations industrielles se battaient, le monde extra-européen s'est outillé fiévreusement pour fournir aux besoins des belligérants. Quelle magnifique aubaine pour les grands neutres, tels que les Etats-Unis, dans les premières années de la Guerre ! Toutes les réserves monétaires de la vieille Europe partaient pour les pays lointains. On dépensait sans compter. L'or changeait de patrie. Comme des joueurs acharnés qui jettent sur le tapis toute leur fortune, quitte à se faire sauter la cervelle en cas de perte finale, les belligérants dilapidaient sans remords le patrimoine amassé par les siècles antérieurs. On se disait : « Gagnons d'abord la guerre, après nous serons vite relevés ! » De fait, au lendemain de l'armistice, vainqueurs et vaincus, également ruinés et mal en point, se sont rués au travail. La machine, pensaient-ils, allait restaurer leur fortune en un clin d'œil. Il fut admis que l'on pouvait et devait produire sans limite, sans se demander si la consommation suivrait ou ne suivrait pas [1] !

M. Siegfried estime que la dépression économique, que l'on place toujours au premier rang, est en elle-même essentiellement guérissable. Elle n'offre rien de réellement nouveau, si ce n'est son ampleur, explicable par le fait de la Guerre, des inflations monétaires et spéculatives qui la suivirent, du développement de l'*autarchie* par laquelle les peuples, pour se défendre, ferment leurs frontières et tâchent de vivre sur eux-mêmes et pour eux-mêmes. Depuis le début de l'ère industrielle, les crises du même genre se sont succédé sans interruption, à environ 25 ans d'intervalle. Et cela se comprend aisément : lorque s'ouvre une tranche nouvelle d'acheteurs, soit par la découverte de pays neufs, soit par l'accession au bien-être d'une nouvelle couche de population, les producteurs se précipitent pour les servir. Cette précipitation engendre le suréquipement et la spéculation. La baisse survient alors. Les affaires les moins viables s'effondrent. Il y a crise ; il faut se réadapter. Cela se fait automatiquement. Le retour à l'équilibre ramène la prospérité et le cycle recommence. Les économistes semblent convaincus qu'il n'y a là qu'un phénomène naturel de flux et de reflux. C'est possible, quoique nous ayons des doutes à ce sujet !

Mais enfin, cela n'est pas le plus grave. Ce qui doit attirer l'attention, surtout, c'est « le déplacement du centre de gravité économique mondial. » Ce déplacement est amorcé depuis le début du XX[e] siècle. La Guerre l'a accéléré. Il menace de priver le vieux monde de son ancien monopole industriel. Il faut donc bien distinguer *la crise de circonstance*, provenant de la Guerre et de sa liquidation, — *la crise cyclique*, constituée par le mouvement des prix, qui obéit à une loi de périodicité, — et enfin *la crise d'hégémonie*, qui pourrait aboutir au détrônement de l'Europe dans le monde.

C'est ce dernier point qui nous menace d'un retour à la barbarie, car l'effondrement de l'Europe serait l'effondrement de la civilisation qu'elle représente. Fixons donc nos regards sur le problème ainsi posé.

L'hégémonie de l'Europe dans le monde est relativement récente. Nul doute qu'elle soit le résultat de son équipement, mais aussi de sa supériorité intellectuelle, liée à sa supériorité morale et religieuse. En d'autres termes, le christianisme en créant les sociétés modernes de l'Europe, en y sauvant les principes de la civilisation gréco-romaine, a permis l'essor scientifique, d'où l'hégémonie de l'Europe est née. Au début du XVI[e] siècle, la civilisation occidentale ou chrétienne ne dominait même pas toute l'Europe. « Les Turcs étaient aux portes de Vienne, la Russie demeurait tournée vers l'Asie, l'Espagne venait à peine de se débarrasser du joug des Maures. La Méditerranée était infestée par les Barbaresques et le commerce européen ne s'y hasardait pas sans péril. » Ce ne fut qu'à partir de la Renaissance que le prestige de l'Europe commença à s'imposer et devint rapidement irrésistible. Il semble que ce soit la découverte de l'Amérique qui ait donné ici le signal du mouvement. Une puissance prodigieuse d'expansion soulève l'Europe chrétienne. Elle s'élance à la conquête des mondes. Elle est mue par une double aspiration : la soif de l'or et la soif de l'expansion spirituelle du christianisme. Les missionnaires suivent partout de près les conquistadores. Christophe Colomb voulait trouver de l'or pour racheter le Saint-Sépulcre. Les deux sentiments : foi ardente, — ardente cupidité, — se re-

[1] Rappelons-nous les appels passionnés à la production, lancés chez nous ! Nous ne disons pas que ces appels n'aient pas été nécessaires. Mais comment se fait-il que déjà, au bout de 15 ans, on en est venu à parler de limiter les emblavements, à déplorer les récoltes trop belles, à proposer l'arrachage des vignes ? Va-t-on bientôt nous demander de faire des processions pour obtenir la gelée ou la grêle ?

trouvent dans tous les cœurs de « découvreurs ». La chose est frappante, notamment, chez notre Jacques Cartier. De là, c'est-à-dire de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, date la primauté européenne sur tout l'univers. L'histoire humaine n'a pas connu jusqu'ici d'événement plus considérable, dans l'ordre matériel du moins. Et, comme nous l'avons dit, cet événement est une conséquence de la puissance d'énergie et d'inspiration conférée à l'Europe par la religion du Christ. — Cela, M. Siegfried ne le dit pas, mais nous croyons devoir l'ajouter à son exposé, parce que cela nous paraît évident. — L'explication qu'il donne, à la suite d'écrivains récents, nous semble manquer de profondeur. Cette explication, la voici :

« Dans des pages aujourd'hui classiques, M. Paul Valéry nous a montré l'homme blanc d'Europe apparaissant aux autres races comme possédé d'une ambition déchaînée, incapable de concevoir sa propre limitation et apportant au service de cette ambition un esprit critique maître de soi, hérité des Grecs : de telle sorte que, selon la combinaison évoquée par Barrès, il y avait bien à la fois froide méthode et brûlante passion. Ce contact entre l'immobilité des sociétés archaïques et l'inquiétude européenne s'est révélé générateur d'un immense ébranlement : par suite d'une rupture d'équilibre entre les continents, l'Europe s'est transformée, d'une terre traditionnelle d'invasion, en foyer d'expansion qui, pendant plusieurs siècles, allait rayonner et déborder sur le monde. »

Ces lignes nous disent bien le fait, mais non la cause ou les causes. Il fallait analyser les ressorts d'action d'un Christophe Colomb et de ses émules, pour voir plus loin dans le jeu des principes explicatifs. Soif de l'or, soif des âmes : ce sont deux mondes, le christianisme médiéval et le monde moderne, redevenu païen, qui se coudoient dans ces cœurs. Mais dans la soif de l'or elle-même on trouve 1o la soif du Paradis, qui est le fond de la foi chrétienne populaire. 2o l'idée et la passion de l'infini, qui est le fond du christianisme compris d'une façon plus relevée. L'homme moderne a transposé ces deux idées, en les rabaissant. Il veut le Paradis, mais fabriqué de ses mains et réalisé sur cette terre. Il le veut, si possible, infini, et il place son Dieu au terme de sa propre évolution. Dieu est le *devenir* ou, selon le mot de Renan, « la catégorie de l'infini ». De là, cet illimité dans les ambitions et les désirs qui distingue la race blanche, même oublieuse de l'Evangile !

La Renaissance a été le moment de l'option. Pendant longtemps encore on voit les sociétés européennes osciller entre les deux pôles : christianisme ou paganisme raffiné. Elles penchent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. De là des périodes de relâchement religieux et moral, qui sont des périodes de crise, et des périodes de renouveau spirituel, qui sont de grandes périodes mystiques et apostoliques. A partir du XIXe siècle, l'industrialisme prend un essor prodigieux. La naissance d'une technique nouvelle fondée sur le charbon, la machine à vapeur, la métallurgie du fer, a conféré à la vieille Europe une puissance d'emprise à laquelle rien n'a pu résister. La mystique du progrès matériel tente alors de se substituer aux valeurs religieuses. « Nous nous apercevons maintenant, écrit M. Siegfried, qu'il s'agit là d'une grande aventure et qu'*en déchaînant sans mesure les forces naturelles, nous pourrions bien avoir procédé à la façon de l'apprenti sorcier.* »

Ce prestige de l'Europe a atteint son apogée autour de 1900. M. Siegfried nous livre le résultat de ses souvenirs de voyage autour du monde, entre 1898 et 1900. Ecoutons-le :

« C'étaient nos capitaux qui, partout, mettaient en valeur les richesses naturelles, hier encore inutilisées et latentes ; et tout reposait sur nous, à cet égard, car, du capital indispensable, nous étions pratiquement les seuls dispensateurs. L'Angleterre et la France, l'Allemagne et quelques pays de l'Europe centrale et septentrionale figuraient à peu près toute la liste des commanditaires éventuels. A cette époque, cependant si proche, c'est encore dans la liste des emprunteurs que figuraient les Etats-Unis. Mais nous étions bien autre chose que de simples prêteurs : dans la majorité des cas, c'étaient nos techniciens, nos administrateurs qui, délégués avec nos capitaux, organisaient eux-mêmes la production, assuraient l'exploitation des entreprises. S'agissait-il d'une mine, je me le rappelle bien, l'ingénieur venait de France, d'Angleterre ; d'un chemin de fer, il était Belge, Suisse ou Scandinave ; tous les mécaniciens de navires étaient Ecossais, tous les contremaîtres de filatures originaires du Lancashire. C'est donc sous la direction d'une élite européenne que fonctionnaient industries et mines, chemins de fer et grandes exploitations de toute nature. Notre action du reste ne se limitait pas là, car c'étaient nos « services », dans le sens que la statistique tend aujourd'hui à donner à ce terme, qui coordonnaient les relations économiques internationales : nous assurions, presque sans concurrence, le fonctionnement des transports maritimes internationaux et, à l'exception de quelques compagnies de navigation américaines ou japonaises (ces dernières datant de quelques années à peine), toute la flotte marchande d'un type non-archaïque provenait de l'Occident européen ; la quasi unanimité des banques internationales, des assurances, étaient de même entre nos mains. Dans les pays peuplés par des races de couleur, nous avions superposé ainsi un étage de dirigeants, mais nous avions en outre, dans les régions vides ou demi-vides, créé par l'émigration des sociétés nouvelles, qui tendaient de plus en plus à constituer une section distincte, extra-européenne de la race blanche. »

On peut dire que, dans le domaine économique, l'Europe avait réalisé l'unité de la planète. Elle avait colonisé en entier le continent africain, au moins virtuellement. Elle avait européanisé entièrement l'Amérique du nord, et soumis l'Amérique centrale et l'Amérique du sud aux directions et influences européennes. En Asie, son emprise était moins profonde, mais elle y possédait d'énormes territoires coloniaux ; elle pesait sur toutes les portes de la Chine, elle avait introduit le Japon dans le circuit industriel. L'Océanie lui était totalement soumise. Partout elle imposait ses règlements et ses volontés. L'Europe envoyait dans

toutes les directions ses émigrants et son argent. Excédent de populations, excédents de revenus, tout se plaçait hors d'Europe et y revenait sous formes diverses de bénéfices ou d'influences impérialistes. Rappelons-nous l'immensité de l'empire colonial espagnol, de l'empire portugais, de l'empire hollandais. Considérons, avant le morcellement récent qui en a détendu la puissante unité, la formidable étendue de l'empire britannique, les dimensions imposantes des possessions françaises. Tout l'univers travaillait à envoyer des matières premières en Europe et l'Europe envoyait dans tout l'univers des produits manufacturés : tel était le partage des activités humaines. On sait que Napoléon redoutait pour l'Europe la servitude économique par rapport à l'Angleterre. Cette servitude économique, l'Europe l'a imposée de fait à tous les autres continents.

Nous étions si habitués à cet équilibre, entièrement favorable à nos intérêts, que nous éprouvons comme l'impression d'un scandale en voyant que des pays non-européens viennent maintenant nous ravir nos privilèges.

Chose curieuse : au cours de l'évolution de ce système, l'Europe était arrivée, sans bien s'en rendre compte, à vivre en grande partie de ses rentes ou d'un travail ralenti et embelli. Pour le prouver, il suffit de considérer ceci : la balance commerciale des grands pays européens, de l'Angleterre et de la France notamment, était toujours en déficit, et la balance commerciale des pays fournisseurs de matières premières, toujours favorable, et pourtant l'Angleterre et la France continuaient de s'enrichir. Pourquoi ? Parce que la masse des « exportations invisibles » et des revenus dissimulés s'accroissait, en vertu d'un mécanisme aisé à comprendre. Les pays neufs ne pouvaient payer les produits manufacturés qu'en marchandises ou matières premières. Leur balance commerciale, c'est-à-dire la sortie des matières premières comparée aux produits achetés, était donc toujours favorable. Ces pays vendaient plus qu'ils n'achetaient. Mais les pays européens regagnaient la différence par le revenu de leurs placements de capitaux dans les entreprises coloniales, par le revenu de leurs frets, par le rapatriement de leurs techniciens rentrant après fortune faite aux colonies. En résumé, c'étaient des Européens qui empochaient les bénéfices des échanges, des deux côtés. Donc l'Europe s'enrichissait toujours. Deux chiffres vont nous dire la marche de l'évolution sur le terrain métallurgique. En 1870, la production mondiale du minerai de fer est de 30.700.000 tonnes ; les Etats-Unis ne figurent dans ce chiffre global que pour 3.800.000 tonnes et l'Angleterre pour 14.600.000. Vingt ans plus tard, les Etats-Unis lui passent devant. En 1897, ils font de même pour la fonte ; en 1898, pour la houille. Mais cette primauté des Etats-Unis ne leur conférait pas le moins du monde la primauté industrielle totale, car, en dehors des matières premières, l'industrie est faite d'une multitude d'éléments (capitaux, outils, services perfectionnés, banques, etc.) que l'Amérique ne possédait pas encore. L'Europe gardait l'avantage que lui conféraient les antiques vertus chrétiennes de travail, d'épargne, de modération dans les appétits et de discipline dans la jouissance de sa fortune croissante. Or, elle arrive, au contraire, à une époque où cette discipline se relâche et c'est juste le moment où ses revenus fléchissent. Toute la crise actuelle est là !

Tant que l'Europe a su modérer ses besoins, elle a pu faire des placements au dehors et elle a continué de s'enrichir, « sans savoir exactement dans quel but », a écrit l'illustre économiste anglais Keynes. Et maintenant que la frénésie de jouir a rompu toutes les digues et que les occasions de placements sont parties, que les placements anciens ont abouti, dans bien des cas, à la faillite, l'Europe, avec ses armées de chômeurs, s'inquiète et s'irrite. De là ce malaise qui l'étreint comme un commencement d'asphyxie !

En réalité l'Europe était devenue elle-même l'esclave de son hégémonie. Elle ne pouvait plus suffire à ses propres bsoins ; il lui fallait recourir aux produits extra-européens. Elle s'était créé des exigences qu'il fallait et qu'il faut à tout prix satisfaire. Pour s'alimenter et pour alimenter ses industries, elle était tributaire de ses propres clients :

« Une politique des matières premières était née ainsi, moins du génie des hommes d'Etat que de l'âpreté des hommes d'affaires. Les moyens en étaient multiples. Tantôt il suffisait d'obtenir, d'imposer le libre-échange des produits dont on avait à s'occuper. Un degré de plus conduisait à la mainmise financière sur la source des richesses dont il fallait pouvoir disposer : la forme atténuée était celle d'un contrôle, une forme plus accentuée aboutissait à la concession. On s'assurait ainsi contre l'accaparement éventuel de concurrents, souvent européens eux-mêmes, ce qui conduisait parfois à une manière de guerre civile entre frères ennemis. Si l'on se heurtait à une résistance politique, de la part de gouvernements nominalement indépendants, une pression diplomatique s'exerçait, susceptible de se muer à l'occasion en pression militaire. Et si tous ces moyens ne suffisaient encore pas, l'ultime recours consistait à s'emparer des territoires contenant les richesses convoitées, en les transformant en colonies. »

Voilà comment on a pu parler, ces dernières années, d'une politique du pétrole ou du caoutchouc. Pour tous les produits, avec plus ou moins d'intensité, l'intervention des producteurs industriels s'est fait sentir sur les pouvoirs politiques européens.

L'un des aspects de cette formidable histoire a été la concurrence effrénée des pays européens entre eux. Examinez la plupart des guerres qui ont rempli les quatre siècles du XVI^e^ au XX^e^ : ce sont presque toutes, au fond, des guerres économiques, ou du moins les problèmes économiques et coloniaux y jouent-ils un rôle prépondérant. Pour la dernière guerre, cela est sensible. L'Allemagne, toute fière de sa victoire de 1870, a cru

que le fruit de cette victoire devait être l'hégémonie en Europe. Elle n'a pas vu que l'évolution économique faisait passer les problèmes politiques du plan européen sur le plan mondial. Elle a aiguillé la France vers les aventures coloniales, pour la détourner de la ligne bleue des Vosges. Elle s'est aperçue trop tard que la France et l'Angleterre étaient en train de se partager le monde. Elle a voulu rattraper le temps perdu. Mais le temps ne se rattrape guère, dans ce domaine. Elle a cru qu'une guerre victorieuse lui assurerait d'un coup tout ce qui lui manquait : des capitaux, des colonies. Elle a joué le terrible jeu, avec acharnement, après l'avoir risqué avec cynisme. Elle a perdu. Et du coup elle s'est ruinée. Capitaux et colonies se sont envolés ou engloutis ! Et voilà pourquoi elle semble méditer de recommencer l'aventure, pour jouer cette fois quitte ou double [1].

Deux traits donc caractérisent la formidable expansion de l'Europe à travers le monde : l'intensité de son effort, — la violence des rivalités entre Européens. — D'une part, en effet, tous les Européens montrent la même cupidité, la même énergie farouche, la même ténacité dans l'esprit de conquête. C'est ce que Paul Valéry a fort bien exprimé en disant : « L'homme d'Europe n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par les désirs et l'amplitude de la volonté... C'est une manière de monstre. Il a une mémoire trop chargée, trop entretenue. Il a des ambitions extravagantes, une avidité de savoir, de richesses illimitées. » « D'un mot, ajoute M. Siegfried, après avoir cité ce texte, nous apparaissions aux peuples, dont les sages avaient gardé la sagesse traditionnelle, comme des forcenés. »

Nous avons scandalisé l'univers par le contraste entre nos principes religieux, — quand nous en avions, — et notre impérialisme cynique. Dès l'époque de Christophe Colomb, ce scandale fut donné aux non-chrétiens. Barthélemy de Las Casas, et après lui des centaines d'autres missionnaires ont protesté avec indignation contre la contradiction qui était affichée par les conquérants entre l'Evangile et la dureté envers les indigènes. Et nous, qui nous vantons d'avoir su éviter les cruautés d'un Pizarre ou d'un Cortès, nous avons trop souvent fait honte à Jésus-Christ par l'étalage de nos vices devant les indigènes, ces grands enfants qu'il aurait fallu respecter comme on respecte les enfants.

D'autre part, les Européens, semblables par l'acharnement à la conquête, se trouvaient opposés les uns aux autres en vertu de cet acharnement même. Aussi longtemps que l'espace demeurait vaste, en face d'eux, les querelles pouvaient être d'importance secondaire et n'être qu'un à-côté de leurs querelles de prééminence, en Europe même. Mais à mesure que l'industrialisme s'est développé et que la nécessité de découvrir toujours des tranches nouvelles de clients et de fournisseurs s'est fait sentir, l'espace s'est réduit ; les heurts sont devenus plus fréquents et plus rudes. Le partage du monde a donné lieu aux compétitions les plus acerbes, dont la dernière Guerre a été la plus sanglante. Elle ne fut qu'une Guerre de partage du monde ; elle s'insère inévitablement dans l'histoire de l'évolution économique. C'est bien d'elle que l'on peut dire : « Tout royaume divisé contre lui-même périra. » L'Europe divisée — effroyablement — contre elle-même a plus fait pour la perte de son emprise sur le monde, en cinq ans de guerre, qu'elle n'avait fait pour l'accroissement de son Empire planétaire en cent ans auparavant. Sans doute, le système créé par elle pouvait s'affaiblir par le simple effet du temps ; mais elle en a précipité la ruine. Une nouvelle guerre serait la fin. Le Pape a prononcé récemment le mot sévère mais juste de « manie du suicide, » à l'adresse des peuples qui nourrissent des arrière-pensées guerrières.

En bref, la situation de l'univers avant la Guerre était la suivante : l'univers tout entier travaillant au profit de l'Europe et l'Europe vendant ses produits usinés à tous les pays du monde, à gros bénéfice. On aurait pu appliquer à l'Europe en général le tableau brossé, en 1866, par Stanley Jevons pour l'Angleterre :

> « Actuellement, les cinq parties du monde sont nos tributaires volontaires... Les plaines de l'Amérique du Nord, la Russie, voilà nos champs de blé, Chicago, Odessa sont nos greniers ; le Canada, les Pays baltiques, nos forêts. L'Australie contient nos stations de moutons, l'Amérique nos troupeaux de bœufs ; le Pérou nous expédie son argent et la Californie son or. Les Chinois cultivent du thé pour nous et, des Indes Orientales, affluent vers nos rivages le café, le sucre, les épices. La France et l'Espagne sont nos vignobles, la Méditerranée notre verger ; notre coton, nous le tirons des Etats-Unis... »

Ainsi, la division du travail était faite. Les systèmes bancaires et monétaires donnaient l'impression du roc, au moins en Angleterre et en France. Les emprunts d'Etat étaient « des placements de pères de famille. » L'honnêteté était la loi même des échanges, les contrats étaient stables, les signatures sacrées. Le système semblait si fort qu'on se persuadait qu'il était indestructible.

[1] Hier même, dans son n° du 25 janvier, la *Schönere Zukunft*, qu'on aimerait à voir mieux inspirée, entonnait de nouveau, sous la plume de l'incorrigible M. Eberle, l'antienne de « la place au soleil, » qui n'est pas accordée assez large à la pauvre Allemagne. C'est cette antienne qui a déjà déclanché l'affreux cataclysme de la Guerre. Il faut nous attendre à ce que la même cause produise une fois de plus les mêmes effets ! L'Allemagne réclame des colonies. Elle n'entend pas exporter le trop-plein de sa population dans celles des autres puissances. Elle est trop fière de sa « race », pour perdre la moindre parcelle de ses trésors ethniques. Et malheureusement elle ne reconnaît pas de stipulation juste et fixe contre ses intérêts. Le fameux mot : *La force prime le droit*, pourrait au fond se traduire : *L'intérêt prime le devoir*. Et que peut dire l'Europe, puisque, depuis Machiavel, sa politique et sa diplomatie ne s'inspirent pas d'un autre principe, encore que d'autres puissances aiment à y mettre plus de forme, moins de brutalité que l'Allemagne ?

Mais « pour que son maintien fût assuré, il aurait fallu que le monde voulût bien accepter, une fois pour toutes, cette division du travail, strictement complémentaire, que nous décrivions plus haut et qui faisait de nous l'usine spécialisée de la planète. Qu'arriverait-il si, refusant de s'incliner devant cette hiérarchie, les pays extra-européens prétendaient un jour disposer eux-mêmes de leurs ressources naturelles, en procédant sur place à leur transformation ? L'événement s'est produit, et c'est la crise de l'Europe. »

III

Le premier fait qui s'est produit, dans l'ordre de la dépossession de l'Europe, a été celui de l'émancipation coloniale. Les sociétés extra-européennes de race blanche ont revendiqué leur autonomie. Les Etats-Unis avaient donné l'exemple; les colonies espagnoles suivirent. Les Dominions anglais ont, à une date récente, imité le même exemple; mais l'Angleterre, assagie par les expériences antérieures, a su leur accorder l'indépendance qu'ils réclamaient avant d'aller jusqu'à la rupture complète.

Il est à remarquer qu'en tous ces cas, il ne s'agit pas de la suprématie de la race blanche, mise en péril, mais seulement de la direction du monde par l'Europe. Aucune inquiétude n'avait donc effleuré les habitants de notre continent. La France s'était réjouie de l'émancipation de l'Amérique et y avait aidé de tout son pouvoir. L'Angleterre s'était réjouie de l'écroulement de l'Empire colonial espagnol et portugais. L'entrée en ligne de nouvelles puissances telles que les Etats-Unis, le Mexique, le Brésil, n'avait pas affecté l'équilibre général des races dans le monde. L'émancipation récente des Dominions n'avait pas un caractère alarmant pour le prestige européen. La civilisation chrétienne n'était pas encore menacée, si ce n'est par le matérialisme croissant de l'ère industrielle.

Ce qui se passe actuellement est tout différent. Ce sont les autres races qui se dressent contre la race blanche. « Un écrivain américain, M. Lothrop Stoddard, a baptisé ce mouvement de révolte d'une formule saisissante qui a fait fortune : *the rising tide of colour*, « la marée montante des races de couleur. »

Si jamais l'expression « tournant de l'histoire » se trouve vérifiée, c'est bien dans le cas présent : « Depuis la Renaissance, c'était l'humanité blanche, qu'un flux irrésistible soulevait pour la répandre sur le monde. Serions-nous en présence d'un renversement de ce courant ? »

Comme on le voit, deux faits s'imposent dès maintenant : effacement progressif de l'Europe, — mise en échec de la race blanche par les races rivales.

Sur le premier point, le pas décisif a été franchi, après la Guerre et grâce à elle, en somme. Ce sont les Etats-Unis qui sont venus apporter leur poids irrésistible. Ils ont pu dire : « Sans nous, les Européens ne pouvaient pas sortir du gâchis. C'est nous qui les avons extraits du sanglant bourbier. C'est nous qui avons gagné la Guerre. » Ils se sont imposés comme médiateurs. C'est à Wilson que nous devons la Société des Nations, et les Etats-Unis, comble d'ironie, n'ont pas voulu y entrer, comme s'ils voulaient nous dire : « On donne une médecine aux peuples malades. La Société des Nations sera le remède de votre manie belliqueuse. Nous, les peuples jeunes, nous sommes assez sages pour n'avoir pas besoin de cela ! »

De plus, après avoir mis fin au carnage européen, les Etats-Unis se sont trouvés détenteurs de la majeure partie des capitaux européens. D'emprunteurs ils sont devenus prêteurs. C'est un métier qui ne leur a pas très bien réussi. Les capitaux qu'ils nous ont retournés, après les avoir gagnés, Dieu sait comment, au cours de la tourmente européenne, ont subi l'influence de l'hiver économique : ils se sont gelés un peu partout. La France seule était franchement disposée à payer ses dettes; mais l'intervention maladroite des Etats-Unis entre l'Allemagne, débitrice de la France, et cette dernière, a arrêté net les remboursements. L'Amérique y a perdu des sommes importantes. L'Europe y a perdu plus que de l'argent : son renom d'ordre, d'honnêteté financière, le respect de la parole donnée. L'Europe fait, au regard des Etats-Unis, figure de débiteur en faillite frauduleuse ! Et comme d'autre part, à la faveur de la Guerre, les Etats-Unis ont achevé de s'équiper industriellement, c'est un pays qui échappe désormais totalement à l'emprise de l'Europe et lui fait une concurrence acharnée partout où il le peut. « Les Etats-Unis sont devenus à leur tour un centre de gravitation. C'est le moment où nous avons éprouvé qu'ils nous devenaient plus étrangers qu'ils ne l'avaient jamais été : Lincoln, pourtant si exotique, dans sa prairie, parlait encore à notre sensibilité, mais Ford nous paraît d'une autre planète ! »

Quelque chose de tout semblable, en des proportions moindres, se passe dans les Dominions britanniques et les pays d'Amérique latine. On y trouve la même volonté de constituer des industries affranchies de tout contrôle européen, et protégées contre la concurrence européenne par des tarifs douaniers significatifs. Les produits européens sont de plus en plus évincés. Chaque pays aspire au nationalisme économique; cependant, comme ils sont moins avancés que les Etats-Unis, ces pays neufs n'ont pu, jusqu'ici, s'affranchir tout à fait. Dès qu'il s'agit d'une fabrication un peu difficile, ils sont encore contraints de se fournir en Europe, ou aux Etats-Unis, et de faire venir des techniciens d'Europe pour monter chez eux les usines nécessaires. Ils ne pourraient pas supprimer les contacts avec l'Europe sans subir une diminution grave de leur *standard of life*. Ils se sont habitués, pendant les cinq ans de

Guerre, à se débrouiller sans nous; mais ils ont constaté aussi que cela ne pouvait pas durer toujours. Ils manquent encore de capitaux. De plus, ils ont à se défendre contre l'immigration de couleur, et ils sentent bien, — l'Australie, par exemple, — qu'ils ne pourraient pas le faire efficacement, s'ils n'étaient rattachés par un lien au moins théorique à un grand peuple européen, capable de les protéger contre l'invasion jaune.

Ces pays neufs, issus de la race blanche, continuent donc à combattre pour le prestige de la race blanche. Mais ils se détachent de plus en plus de l'Europe. Ils suivent l'exemple des Etats-Unis, et ils se développent dans une atmosphère qui, géographiquement, n'est en rien celle des vieux pays et s'apparente au contraire à celle des Etats-Unis. « Les conditions de peuplement et de la mise en valeur sont les mêmes; ce sont les mêmes méthodes dans les affaires, le même rythme d'expansion dans la prospérité, le même dérèglement dans les crises; le genre de vie est analogue, et de même l'outillage matériel que nécessitent le climat et les circonstances. » Ces remarques s'appliquent au Canada, Australie et Nouvelle-Zélande, Afrique du sud, Argentine.

Si le prestige de la race blanche reste intact, dans le fait de leur émancipation, le phénomène en vertu duquel ces pays neufs se tournent de plus en plus vers les Etats-Unis ou vers l'indépendance économique totale, n'en est pas moins redoutable pour l'avenir de l'industrie de la vieille Europe. Il se passe pour cette dernière ce qui arrive à des parents vieillis abandonnés par leurs enfants et qui végètent dans un délaissement morose, en remuant les cendres de leur richesse dissipée.

Que l'Europe fasse encore un faux pas, analogue à celui de la dernière Guerre, ce sera sa décrépitude sans pitié. Les Etats-Unis, cette fois, ne viendront pas à son secours; ils se tourneront vers les pays de race blanche extra-européenne et les rallieront autour d'eux. L'Angleterre y perdra ses Dominions, qui graviteront désormais autour des Etats-Unis, seuls capables de les protéger contre la menace japonaise.

Cette menace ne pèse pas autant sur les Etats-Unis, comme certains le pensent, que sur l'Australie. Le mouvement de l'Australie blanche, — *White Australia*, — prend les allures d'un duel désespéré entre la race blanche et la race jaune. Dès avant la Guerre, un écrivain de là-bas osait écrire : « *White Australia*, ce n'est pas une théorie politique, c'est un évangile, cela compte plus que la religion, plus que le drapeau... » Ce qui voulait dire : « Si le drapeau anglais ne suffit plus à nous protéger, nous irons au drapeau étoilé... » Dans le même sens, en 1921, à la veille de la Conférence navale de Washington, le premier ministre australien, M. Hughes, prononçait cette étrange parole : « Je salue avec satisfaction tout navire de guerre américain mis en chantier. »

Conclusion : sur ce premier point, déchéance de l'Europe, il n'y a pas de doute que la civilisation occidentale, qui n'avait jusqu'ici qu'un seul foyer, l'Europe, en a dès maintenant deux : l'Europe et les Etats-Unis. Seule la crise qui a atteint ce dernier pays rend sa concurrence pour nous momentanément moins redoutable.

Mais passons au second point : déchéance de la race blanche, ou plus exactement révolte des races de couleur contre son hégémonie, jusqu'ici incontestée. Ecoutons M. Siegfried :

« Cette révolte, écrit-il, est née, avouons-le, de notre emprise même sur des civilisations étrangères. Le contact de l'Europe, imposé par nous, a joué sur elles comme un ferment, dont le travail a fini par réveiller des sociétés que nous avions trouvées endormies et immobiles. Elles retournent maintenant contre nous les méthodes que nous leur avons enseignées, en se prévalant de la conscience que nous leur avons donnée de leur propre personnalité. »

Comme on dit vulgairement : « Nous avons fourni le fouet pour nous faire battre. » En termes plus distingués, M. Paul Valéry a écrit :

« L'Europe a fondé la science. La science a transformé la vie et multiplié la puissance de ceux qui la possédaient. Mais par sa nature, elle est essentiellement transmissible; elle se résout nécessairement en méthodes et en recettes universelles. Les moyens qu'elle donne aux uns, tous les autres peuvent les acquérir... Cette denrée donc se préparera sous des formes de plus en plus maniables et comestibles; elle se distribuera à une clientèle de plus en plus nombreuse; elle deviendra chose de commerce, chose enfin qui s'imite et se produit un peu partout. »

C'est clair : notre civilisation s'est réduite volontairement à un ensemble de mécaniques perfectionnées. Mais ces mécaniques se transportent. Notre science aussi. Nous avons fourni des professeurs, des techniciens, des officiers instructeurs d'une part, — et d'autre part, des propagandistes révolutionnaires, des exemples d'égoïsme, des théories de chambardement, des traditions machiavéliques de politique et de diplomatie, des philosophies matérialistes et sans âme religieuse, à tout l'univers. Nous allons en subir les conséquences. Le monde jaune, équipé par nous, instruit, excité, provoqué, secoué par nous, est en marche contre nous. Le scientisme avait commencé l'œuvre, le bolchévisme l'a poursuivie. Il y a un ébranlement général des races autres que la race européenne :

« La nouveauté du XX^{e} siècle, c'est son nationalisme économique généralisé... Chaque pays prétend désormais devenir industriel, constituer un tout aussi complet que possible, ne plus dépendre des autres : il n'est guère de régions au monde, et même de pays, où cette prétention ne se soit ouvertement manifestée, durant les vingt dernières années. Fait d'immense signification, dont nous ne mesurons peut-être pas suffisamment la gravité, le tarif douanier des Indes a, depuis la Guerre, échappé au contrôle de l'Angleterre; il en a été de même du tarif douanier de la Chine, naguère soumis à une administration interna-

tionale où l'influence anglaise dominait, et qui relève maintenant de la seule souveraineté chinoise [1]. »

D'un mot : *nos clients d'hier sont devenus nos concurrents d'aujourd'hui.* Voilà la véritable explication du malaise économique européen et de l'expansion du chômage dans tous les pays de race blanche.

Mais le prestige d'une race ne tient pas seulement à sa supériorité économique, ou du moins il ne devrait pas tenir seulement à cela. Son fondement essentiel aurait dû être d'ordre moral et religieux. Le scientisme ne l'a pas compris. Il avait trop confiance dans l' « Avenir de la Science, » selon le mot de Renan ; la Science devait être la Religion des âges futurs ; l'Europe devait rester éternellement le Saint-Siège des Pontifes de cette religion. Et voici que la Science laisse le monde désemparé. Elle a créé au cœur des hommes le plus profond déséquilibre qui puisse être imaginé. Elle leur a donné pour tout idéal la poursuite du bien-être et de la richesse. Elle les a ameutés les uns contre les autres, dans la poursuite de cet idéal. L'âpreté des luttes économiques provient directement du prix que les hommes attachent aux valeurs d'argent. Cette âpreté se traduit par la violence des haines de peuple à peuple, par le désir secret d'extermination des concurrents, par l'acharnement des savants de certains pays à mettre au service de leur race des moyens de destruction inédits pour les guerres futures.

Une civilisation purement matérielle, comme est devenue la nôtre, se détruit donc elle-même. Dans le grand dédain qu'elle affecte pour la source religieuse dont elle découle, se trouve un abaissement de l'esprit et de l'âme que les peuples soi-disant inférieurs ont fort bien senti, et pour lequel ils nous méprisent. Relisez le *Centurion* de Psichari, vous comprendrez que notre matérialisme scientiste ne nous a pas donné le respect des croyants de l'Islam. Il est arrivé, sous ce rapport, deux choses : tantôt les adhérents des autres religions ont méprisé les Européens pour leur nihilisme religieux, — tantôt ils ont imité ce nihilisme (comme les Jeunes-Turcs, par exemple), mais pour retourner contre nous le scientisme que nous leur avions enseigné.

Il y avait dans le christianisme une vertu d'union humaine que rien ne peut remplacer. Si nous ne portons pas aux autres races cette vertu d'union universelle, tout ce que nous leur portons sera tourné contre nous, car on ne retiendra de nos apports que l'exemple de notre égoïsme, de notre cupidité, de notre dureté, de notre orgueil national et racique et on s'inspirera de tous ces traits de notre civilisation matérialiste pour les imiter à notre détriment.

[1] **Dans les deux cas, des droits ont été établis pour protéger l'industrie naissante d'immenses pays neufs contre les produits européens. Or, il s'agit ici de deux marchés comptant ensemble 700 millions d'hommes. Manchester s'en aperçoit durement. Mais qu'y faire ?**

Ecoutons encore M. Siegfried, qui est, nous l'avons dit, de religion protestante et qui s'étonne, à ce titre, plus que nous catholiques, de la tendance des chrétientés coloniales à vouloir un clergé national. Son raisonnement rejoint le nôtre, dans les lignes que voici :

« L'Occident a longtemps cru, non sans quelque naïveté, qu'il représentait dans le monde la spiritualité ; les Anglais et les Américains, par exemple, en sont encore largement persuadés. Mais est-ce bien là le message que nous avons apporté avec nous dans notre irrésistible expansion ? L'Orient, l'Extrême-Orient ne semblent guère le croire ; ils se font de nous une bien autre image. Force nous est de constater qu'en conquérant le monde, nous lui avons apporté plus d'énergie matérialiste que d'esprit religieux. L'américanisme, en dépit de son incontestable idéalisme, exprime admirablement la nature de cet apport : sa notion du progrès, si étroitement lié à l'efficacité et au bien-être, n'est pas au fond spirituelle, même quand elle n'est pas égoïste. La civilisation que nous représentons, de concert avec les Américains, tend en fait à l'organisation meilleure de la vie, en fonction de buts matériels. C'est par là, par notre volonté de nous hausser sans cesse, matériellement et socialement, au-dessus de nous-mêmes, que nous nous distinguons traditionnellement de l'Orient résigné... Cette union d'un matérialisme forcené et d'un idéalisme humain, qui va souvent jusqu'au sacrifice, marque tout ensemble la misère et la grandeur de notre œuvre dans le monde. Que le blanc se soit comporté comme un négrier, un pirate, un exploiteur avide et insatiable, ce n'est là, hélas ! que trop vrai. Mais il ne faut pas oublier, dans l'autre plateau de la balance, la beauté morale de tant d'hommes de notre race qui, soit dans les missions, soit dans l'administration coloniale, l'armée ou même la simple colonisation, ne se sont laissés conduire que par la noble ambition de rendre l'humanité plus civilisée, c'est-à-dire dans leur pensée, meilleure. »

Oui, dirons-nous à notre tour à M. Siegfried, vous avez raison. Mais que faut-il en conclure, sinon que nous avons été de vrais civilisateurs toutes les fois que nous avons été profondément chrétiens, et que nous avons travaillé contre la civilisation toutes les fois que nous avons oublié notre foi initiale ?

Seulement, qu'est-ce qui l'a emporté, dans l'impression des peuples ? Qu'ont-ils retenu de nous ?

« Il semble bien, répond M. Siegfried, que ce que nous leur avons le mieux inculqué ce soit notre matérialisme. Un observateur particulièrement averti de ces problèmes dans le monde, M. Oldham, écrit à ce sujet les lignes significatives que voici : « Dans les classes éduquées, presque partout, le rival le plus sérieux du christianisme ne se rencontre pas dans les anciennes religions traditionnelles, mais bien dans ce qu'on pourrait appeler la civilisation séculière. Par là, il faut entendre une conception et une interprétation de la vie n'envisageant que l'ordre naturel des choses, admettant que l'homme est capable, par ses propres efforts, de se sauver lui-même et d'organiser l'ordre social. A un niveau plus bas, cette conception séculière de la vie représente la croyance que le plaisir et le succès matériel sont les buts véritables de l'existence. Sous la double forme en question, pareille conviction devient rapidement la

confession de fait de nombreuses classes sociales en tous pays. Une philosophie de l'existence, commune à l'Orient et à l'Occident, est ainsi en train de naître, si elle n'est déjà née [1]. »

Nous avons donc, consciemment ou non, trahi le christianisme à la face de l'univers conquis par nos techniques. Le message que le monde a retenu de nous n'est pas le message du Christ. Ce qu'on nous emprunte le plus facilement, ce sont nos mécanismes. Actuellement, vous pouvez parcourir toute la planète, vous trouverez partout nos automobiles, nos cinémas, notre radio, téléphone, grammophone, sans parler, naturellement, de l'avion qui survole les régions les plus lointaines et les plus écartées des centres dits civilisés.

Ne croyez pas que les peuples réputés encore entièrement sauvages il y a vingt ans, se contentent de demeurer bouche bée en face de nos engins les plus extraordinaires. Non, ils les admirent, ils cherchent à les comprendre. Ils ont plus de passion que nous pour tâcher de les utiliser. Un tireur sénégalais ou somali peut avoir plus de sang-froid, plus d'habileté qu'un paysan de la Beauce dans le maniement du fusil ou de la mitrailleuse. Les primitifs s'adaptent avec plus de souplesse que bien des membres des vieilles civilisations aux formes ultra-modernes de la civilisation scientifique. « Nous pourrions aller plus loin, écrit M. Siegfried, et dire que ces néophytes apportent au maniement de la machine une agilité physique, une rapidité de réflexes que nos races, socialement plus évoluées, ne possèdent pas ou ne possèdent plus : sur les routes étroites et vertigineuses, l'Indien des Andes conduit la Buick ou la Ford avec une absence de nerfs qui fait notre admiration. »

Seulement, la transformation obtenue par la civilisation machiniste ne va pas plus loin que la surface. Nous ne changeons rien au fond ; nous ne touchons pas le cœur. Il est remarquable qu'ici les constatations de M. Siegfried empruntent presque le langage de nos mystiques. Nous avons dit à maintes reprises que pour les grands mystiques il y a deux *moi*, le *moi* de surface, qui est rempli par les activités de surface, l'intelligence, la mémoire, l'imagination, la volonté, et le *moi de fond*, qui est rempli par l'activité de fond, celle *du cœur*, non pas considéré comme source de sentimentalité vaine et superficielle, mais comme puissance d'intuition morale et religieuse, source profonde d'amour de notre fin suprême, faculté d'*évaluation* de la *vie*, de la *vérité*, de la *voie*, faculté d'enthousiasme, de foi, d'amour, au sens divin !

Tant que vous n'avez pas touché à cette *faculté de fond*, à ce que les mystiques nomment tour à tour le *cœur*, la *fine pointe*, la *cime*, le *centre*, le *dedans*, l'*intériorité*, vous n'avez rien fait pour changer l'être humain. Vous n'avez pas dépassé le *vernis*.

[1] Oldham, *L'offensive séculière : problèmes missionnaires de l'Orient*, dans *The Times* du 30 octobre 1928.

Ecoutez maintenant M. Siegfried : « Au fond, dit-il, en dépit de l'usage, souvent tout superficiel, de cet outillage, *les âmes nationales se réservent et défendent victorieusement leur quant-à-soi ;* notre influence ne pénètre pas dans certains réduits secrets, qui sont inaccessibles... »

Qu'est-ce que nous leur révélons donc, aux simples ? L'existence d'un *paradis* fait de main d'homme. Nous allumons des convoitises, nous excitons des désirs, parfois nous abrutissons des êtres capables d'idéal. Mais tout cela ne fait que déchaîner la bête qui sommeille en tout homme, surtout en tout sauvage. Chaque progrès de la civilisation matérielle se solde par une perte des antiques disciplines religieuses, que nous détruisons sans les remplacer.

Pour calculer la différence de vitesse du progrès spirituel et du progrès matériel, il n'y a qu'à regarder le Japon. Au point de vue matériel, ses progrès ont été si rapides, en soixante ans, qu'il est l'égal des plus grands Etats européens pour l'équipement industriel et la force militaire ou navale. Mais combien de Japonais le christianisme a-t-il gagnés dans le même laps de temps ? en d'autres termes, quelle emprise l'idéal évangélique, qui est le vieil idéal européen, a-t-il exercée sur l'âme japonaise ?

L'Europe a donc trahi. La civilisation est en péril pour deux raisons essentielles : parce que l'Europe s'est matérialisée, — parce qu'elle a matérialisé le reste de l'univers, au lieu de l'évangéliser. Elle est punie par où elle a péché. M. Oldham, cité tout à l'heure, concluait son enquête, en disant : « La société moderne a consommé sa rupture avec l'Eternel : science, technique, organisation économique veulent demeurer dans le domaine du réel... L'homme moderne s'installe dans l'humain... » C'est justement de là que vient la déchéance de l'Europe et de la race blanche. L'Europe, en perdant la foi, a perdu l'unité. Elle s'est divisée, elle s'est déchirée, elle s'est ruinée et saignée à blanc. Dans le même temps, elle a fourni aux races étrangères les armes qui serviront à consommer sa misère. Pendant qu'elle se grisait de bien-être matériel, les peuples neufs, outillés à son exemple, s'avancent pour prendre part au banquet. Ecoutez cette description de Paul Morand :

« Voici un homme se levant à l'heure où toute la nature est déjà éveillée, trouvant à sa porte un café fumant, des journaux, des transports à tarif réduit, faisant trois repas par jour, allant à la pêche le dimanche et le samedi soir au cinéma, un homme instruit gratuitement, assuré, défendu contre la vieillesse et la maladie, le salarié occidental... Imaginez maintenant un homme à peu près nu, en loques, se nourrissant d'un bol de riz ou de quelques sauterelles grillées, considérant le moindre labeur comme une aubaine, peinant quinze ou dix-huit heures par jour, pour ne rien posséder, sans autre plaisir qu'une fois par hasard sentir son ventre ne pas crier famine, couchant où il peut, dans la rue, au fond des cales, être squelettique, abandonné, obligé jusqu'au cer-

cueil aux travaux les plus pénibles... un homme que nulle loi ne protège, que les usuriers traquent, que les armées rançonnent : voilà le travailleur noir et, de façon plus générale, le prolétaire de couleur... »

En face de ce contraste, essayez de comprendre ce qui va se passer : la machine va recruter partout une main-d'œuvre à bas prix. L'armée des prolétaires affamés va se dresser contre l'armée des prolétaires repus. Le Japon, hautement mécanisé, écrase toute concurrence par ses salaires de famine, et ses ouvriers sont plus satisfaits que les nôtres !

IV

De tout cela que conclure ? — Bien des choses.

1° Et d'abord, sans sortir de l'ordre économique, constatons que le principe du développement indéfini du bien-être dans le monde ne s'applique pas du tout comme on se l'imaginait. Les économistes anglais avaient posé en axiome que les hauts salaires devaient vaincre partout et toujours les bas salaires. Dès 1869, sir Charles Dilke, revenant d'un voyage autour du monde, en 1867-1868, proposait la loi suivante : « La leçon de mon voyage autour du monde c'est la défaite des peuples à bon marché par les peuples chers, la victoire de l'homme dont la nourriture coûte 4 shillings par jour sur celui dont la nourriture coûte 4 pence. »

La conséquence de cette loi aurait été que le pays le plus industrialisé, en élevant constamment le niveau de vie de ses ressortissants, aurait dû être constamment vainqueur. Or,

« il est hors de doute, écrit M. Siegfried, que, sur un certain nombre de terrains, l'Europe, dans les conditions présentes de la concurrence mondiale, est battue. Elle l'est, en Orient et en Extrême-Orient, par le machinisme automatique doublé du bas salaire. On nous a pris notre outil, que nous nous étions du reste empressés de vendre partout, sans nous soucier le moins du monde des conséquences lointaines du geste. De fait, munie de cette arme nouvelle, l'Asie renchérit sur nous par sa misère même, puisqu'elle met en œuvre une armée innombrable d'ouvriers à la rétribution infime, travaillant souvent sans garantie contre le surmenage. Un mot terrible de Lafcadio Hearn, à vrai dire intraduisible, exprime le sens tragique de cette rivalité sans merci, où le plus pauvre a le dessus : *Asia can underlive Europe!* Cela veut dire... que, comme dans la loi de Gresham, où la mauvaise monnaie chasse la bonne, ce n'est pas, dans la concurrence de deux races, la plus avancée qui triomphe, mais la plus misérable qui survit... »

De fait, l'Amérique et l'Angleterre le reconnaissent, puisqu'elles ont entrepris de *déprécier leur monnaie,* ce qui n'est pas autre chose qu'un moyen de rapprocher leurs salaires trop élevés des salaires de famine du Japon.

Quant à nous, Français, si nous ne sommes pas obligés d'en faire autant (jusqu'ici du moins), c'est tout simplement parce que nous sommes restés une race paysanne, que cette race formée aux antiques disciplines chrétiennes est demeurée frugale, que notre « niveau de vie, » sans être bas, n'a jamais cherché, pour la masse du peuple, à dépasser les limites possibles. Mais que sera demain ?

Pour l'armée des chômeurs, secourus par la société dont ils sont devenus le poids mort, le « niveau de vie » a dû baisser subitement, dans de grandes proportions. Que la concurrence japonaise s'accentue, et cette armée du chômage ne pourra que s'accroître, accablant de plus en plus le corps social de son fardeau grandissant.

2° Autre conclusion, toujours dans le domaine économique. — Nous sommes en passe d'être battus dans le domaine économique *quantitatif*. C'est-à-dire que les pays neufs peuvent fort bien arriver à se procurer nos machines et à les faire marcher aussi bien que nous, et à leur faire produire autant et plus que nous, dans des conditions plus favorables que nos chefs d'industrie. Que nous reste-t-il donc ? M. Siegfried le dit fort bien dans les lignes suivantes :

« Notre conquête matérielle de la planète se retourne contre nous, justement dans la mesure où elle est matérielle... (Mais) l'Europe conserve, même aujourd'hui, deux facteurs de vitalité : *son génie d'invention créatrice* et *son sens de l'esprit,* qui se confond en somme avec la culture traditionnelle du vieux continent. Nous voici condamnés à la supériorité, seule forteresse où l'offensive extra-européenne ne peut que difficilement nous poursuivre : *la qualité,* les « *services* », *le financement international, voilà l'indiscutable compétence européenne.* »

En d'autres termes, il nous faut passer du concept quantitatif au concept *qualitatif* de la civilisation.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, c'est toute une philosophie nouvelle à instaurer. Le moment est venu de redire le mot de Stuart Mill : « Mieux vaut un Socrate mécontent qu'un pourceau satisfait. » Il nous faut donc passer de la philosophie du « pourceau satisfait » à celle du « Socrate mécontent ». Socrate aujourd'hui serait ou devrait être un disciple de Jésus-Christ. Le sage de notre temps, c'est *le saint.* On ne peut pas prêcher la pénitence, comme le fait volontiers M. Caillaux, sans prêcher aussi, comme il l'a fait du reste, le retour à l'Evangile, qui seul est capable de donner à la pénitence une signification. Il nous faudra chercher nos joies ailleurs que dans l'abondance matérielle. Le retour à l'Evangile s'impose donc déjà pour cette première raison qu'il nous aidera à accepter la loi que nos imprudences nous obligent à subir : la loi de l'effondrement des édifices jetés trop haut dans les airs, sans base suffisante. Notre superstructure industrielle était trop audacieuse ; elle était construite en fonction d'une hypothèse naïve : à savoir, que le monde entier consentirait à servir le luxe européen, sans jamais se lasser.

Dès maintenant il y a quelque chose de faux dans notre vie sociale. Nous dépensons constamment plus que nous ne gagnons. Cela ne pourra pas durer. Mais les hommes d'Etat ne se sentent pas le courage de le faire comprendre à leurs concitoyens :

« Dès maintenant, dit M. Siegfried, dans nombre de pays de l'Europe occidentale, le niveau de vie des masses repose davantage sur la générosité sociale de l'État que sur un équilibre économique réel : les budgets publics sont trop lourds, on distribue et on partage plus qu'en fait on ne produit ; le taux des salaires et des traitements, dans beaucoup de cas, est politique plutôt que déterminé par l'état du marché. Mais les gouvernements n'osent pas toucher à ce *standard of life*, dont les partis ont fait une doctrine : ils commencent par l'alimenter de la dépouille des classes riches, puis la ligne de moindre résistance les fait songer à l'inflation. »

Et quand l'inflation a abouti à la catastrophe, comme en Allemagne, il ne reste plus que la dictature, une police brutale et impitoyable, les camps de concentration, la suppression des partis, la mécanisation totale de l'homme. Seulement, alors un autre péril apparaît. La force brutale peut mécaniser l'homme, elle ne le civilise pas. Il retourne à l'état barbare. La haine, la rancune, les aigreurs, l'envie se mettent à fleurir dans son cœur. On ne peut plus en être maître qu'en le repaissant d'une mystique : celle de sa supériorité racique, lui donnant le droit à la revanche, le droit à la conquête, le droit à l'extermination des races insolentes qui mangent à leur faim, tandis que la race supérieure, elle, est réduite au rôle du « loup affamé » dans les bois. Et voilà comment s'explique la formation, au centre de l'Europe, d'un foyer explosif que les autres nations contemplent avec inquiétude et un mélange de crainte et de colère !

3° Enfin, tout cela nous amène à une conclusion plus haute. La civilisation matérielle ne se suffit pas. Même si elle réussissait à donner le bien-être, elle ne pourrait pas ne pas créer des inégalités entre les nations. Napoléon a fort bien dit : « L'inégalité est insupportable sans religion. » Karl Marx en concluait : « La religion est l'opium du peuple. » Nous répondrons : « Le marxisme est l'alcool des masses. » Vous grisez les hommes d'espoirs, de désirs, d'ambitions que vous ne pourrez satisfaire. Vous cultivez la haine ; vous récolterez la tempête. Si la religion met la paix entre les individus, c'est surtout en leur donnant le goût de richesses que l'on peut partager sans les diminuer chez aucun de ceux qui y participent. La foi, l'espérance, la divine charité mettent, dès cette vie, celui qui les possède en face de trésors que la « rouille ne ronge point », que nul ne peut lui ravir, qu'il est heureux de distribuer autour de lui, qu'il ne perd pas en les donnant, mais accroît au contraire pour lui-même.

Même le bien-être aussi parfait que vous pouvez le rêver ne vous donnera pas le bonheur. Il y a dans l'homme quelque chose qui réclame mieux que le bien-être et c'est à cette partie sublime de l'être humain que s'adresse l'Evangile.

On peut dire sans crainte : Humanité, choisis : l'Evangile de Jésus-Christ, — ou la déchéance irrémédiable !

V

Pour terminer cette Causerie, nous dirons un mot du charmant article consacré par M. Victor Giraud, le critique si délicat de goût si sûr, à « *Louis Veuillot d'après sa Correspondance,* » dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier. Si l'on veut connaître Veuillot, découvrir son cœur, son esprit, son âme, ce n'est pas dans ses articles de polémiste qu'il faut aller le chercher, mais bien dans ses lettres. Elles occupent 12 volumes des *Œuvres complètes.* Elles sont au nombre de 3.754, et il est probable que l'on en retrouvera beaucoup d'autres.

Le fait essentiel de la biographie de Louis Veuillot est sa conversion. Et c'est dans sa correspondance qu'on en voit les étapes et qu'on en suit les émouvantes péripéties. Enfant du peuple, il n'avait reçu à peu près aucune formation religieuse. A 13 ans, muni de quelques bribes de catéchisme, on le place comme saute-ruisseau dans l'étude de Me Delavigne. Il est intelligent, aimable, travailleur, on s'intéresse à lui. Il lit à tort et à travers. Il se forme une culture composite et il commence à faire des vers et de la prose. A 18 ans, il se découvre une vocation de journaliste, part pour Rouen, puis pour Périgueux, où il se fait remarquer de Bugeaud et de Guizot. Ce dernier l'appellera bientôt à Paris. Sa vie privée alors est ce qu'elle pouvait être : celle d'un jeune homme ardent, sentimental, porté aux plaisirs de la chair. Il a des dettes. Il affronte deux duels en 24 heures. Il souffre surtout de la contradiction qu'il est bien obligé de constater entre ses principes, — car il en a, en tant qu'écrivain, — et sa conduite : « Je me sens lâche, écrit-il, faible, paresseux, incomplet. Je me sens des penchants bas, des habitudes viles ; j'ai de belles phrases dans la bouche et de sales pensées dans l'âme ou plutôt une absence de pensées... J'ai des souvenirs d'ailleurs qui m'accablent,... des souvenirs tels que je n'oserai jamais me confesser. »

Ces aveux, il les adresse à un ami, Gustave Olivier, qui vient de se convertir, qui est pour lui une sorte de frère aîné, en qui il a la plus touchante confiance et qui en est digne. Il l'envie dans la simplicité et la beauté de sa foi de néophyte ; il voudrait être comme lui ; il s'abrite d'instinct sous son aile. Il le lui dit en propres termes : « Ce que je désire ardemment, c'est un travail qui me donne du pain auprès de toi ; je veux me réfugier sous ton aile, te voir, t'entendre, te suivre, si je le puis. *Je ne deviendrai chrétien qu'auprès de toi ;* ailleurs, j'aurais l'esprit troublé de quelques idées, le cœur préoccupé de quelques désirs... »

Il est clair que déjà la grâce le travaille, que la nostalgie de Dieu s'est emparée de son âme. Son ami le sollicite, le presse, l'encourage. Veuillot se jette sur les livres pieux qu'on lui recommande : l'*Imitation de Jésus-Christ* ou l'Evangile. Mais chose curieuse : chaque fois il pleure d'émotion et ses larmes, au lieu d'aboutir au sursaut de volonté de l'Enfant prodigue, noient ses velléités. Il y a là un phénomène étrange mais fort bien observé. Ecoutons-le : « Je cours à quelque livre saint, qui m'arrache des larmes ; mais ces